ministère de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche



en ligne en ligne

AnIsl 8 (1969), p. 183-188

Nada Tomiche

Sur la langue de la presse du Caire, le style nouveau d'une culture vivante.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710922 Athribis X Sandra Lippert 9782724710939 Bagawat Gérard Roquet, Victor Ghica 9782724710960 Le décret de Saïs Anne-Sophie von Bomhard 9782724710915 Tebtynis VII Nikos Litinas 9782724711257 Médecine et environnement dans l'Alexandrie Jean-Charles Ducène médiévale 9782724711295 Guide de l'Égypte prédynastique Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant 9782724711363 Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE) 9782724710885 Musiciens, fêtes et piété populaire Christophe Vendries

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

SUR LA LANGUE DE LA PRESSE DU CAIRE LE STYLE NOUVEAU D'UNE CULTURE VIVANTE

PAR

NADA TOMICHE

La presse quotidienne et hebdomadaire du Caire forge journellement une langue arabe « moderne » soumise aux nécessités nouvelles de l'information et de l'explication. Repérer, dans le système de communication en permanent mouvement, le travail d'adaptation des mécanismes linguistiques à la dialectique intellectuelle et émotionnelle du Cairote d'aujourd'hui, permettrait d'entrevoir l'évolution interne de ses habitudes de raisonnement. Une étude aussi délicate n'est pas notre propos dans le cadre naturellement restreint de cette participation au Millénaire de la capitale égyptienne. Limitons-nous à dégager quelques problèmes posés par l'usage de la langue utilisée actuellement et à relever certains procédés grammaticaux propres au « style moderne » de la jeune génération — et même de la moins jeune.

Un rapport officiel, présenté par la Commission chargée d'examiner l'état des études linguistiques dans les Universités, sonne le tocsin (1): « la baisse de niveau des connaissances linguistiques chez les diplômés de l'école secondaire ne se limite pas aux seules langues étrangères. Elle atteint également, et dangereusement, la langue arabe même ... situation dont les effets se manifestent ensuite à l'Université».

Cette jeune « génération qui ne lit pas» (Ṭāḥa Ḥusayn), « qui n'étudie pas» (Muḥammad Ḥasanayn Ḥaykal), « qui n'approfondit pas» (Aḥmad Bahā' al-dīn), cette génération de bureaucrates (2) qui ne connaît ni ses propres classiques ni ceux des « autres», qu'écrit-elle? Depuis des années déjà, les docteurs de la langue diagnostiquent le « mal». En 1960, M. Muḥammad Mandūr, chargé de lire les nouveaux

culièrement sévère paru dans Albār al-yawm du 24 février 1968.

⁽¹⁾ Albār al-yawm, 24 février 1968.

⁽²⁾ Selon les expressions rappelées par M. Maḥmūd 'Awaḍ, auteur d'un article parti-

romans susceptibles de recevoir un prix littéraire, notait : « la faiblesse de la langue écrite actuellement est un phénomène général» (1). Pendant vingt ans d'enseignement dans les Universités et Instituts supérieurs, ajoutait-il, il avait eu le loisir de se convaincre de l'incapacité des étudiants à s'exprimer correctement et clairement : « corriger les copies aboutissait souvent à résoudre une série d'énigmes».

De ces critiques acerbes que ressort-il? Qu'une révolution sourde se poursuit dans l'expression littéraire, violemment combattue par les partisans d'une langue « pure », ou à tout le moins « correcte ». Attachés aux mécanismes anciens, sans doute négligent-ils l'impérieuse volonté de « modernité » des « jeunes » dont les démarches intellectuelles diffèrent de celles de la pensée et donc de l'écriture « classiques ». Plutôt que l'expression, ne serait-ce pas souvent le fond et les méthodes de la pensée qui les effarouchent?

Qu'accepte ce langage qui le rende si différent de celui de la précédente génération? Des influences étrangères, sans doute, mais peut-être moins que par le passé, et sous forme de clichés superficiels étant donné la méconnaissance des langues autres. Mais surtout, voie qui déjà détachait le parler de l'île de France du latin et qui n'était pas une voie de «facilité», des procédés dialectaux. Or le dialecte du Caire s'étend en Egypte comme langue de relation. Sous sa forme «distinguée» en particulier, il constitue une sorte de koinè intellectuelle, et la langue de la presse en est profondément imprégnée. Ces deux faits, «dialectiquement» liés, pourraient conduire à distinguer des «niveaux» en arabe égyptien comme il y a un «français» à divers niveaux.

Si l'écriture se pénètre de dialecte, le dialecte, souplement soumis aux niveaux de pensée des différents groupes sociaux et géographiques, y introduit tous les emprunts. Car ses facultés traditionnelles d'assimilation le rendent propre à « traduire» et à déceler les mouvements et les passions de la pensée. Il n'est pas jusqu'aux particules, dont l'usage est pourtant généralement strict, qu'il n'accepte aisément, il n'est pas de nuance affective qu'il ne puisse exprimer par touche ou allusion légère. Dans un discours aux ouvriers, le 1° mai 1965, parlant en présence du président de la République libanaise, le président Nasser, usant à son habitude du parler populaire, utilisait par deux fois le terme syro-libanais de beddi à la place de l'équivalent égyptien 'awez: petit signe d'amitié et de déférence adressé à l'hôte, l'emprunt se

(1) Čumhūriyya, 6 août 1960.

faisait naturellement, sans raideur, excluant toute nuance péjorative ou ironique et ajoutant la chaleur humaine au discours (1).

L'insertion du dialecte dans l'écriture s'effectue sur le plan du vocabulaire, certes, mais aussi et plus en profondeur, sur celui de la syntaxe.

Le vocabulaire du dialecte s'est enrichi de mots de civilisation, termes concrets de la vie matérielle ou abstraits correspondant à la situation politique, administrative, etc.: tilifun, felm, takse (taxi), barlamān, tenes (tennis), bulīs (police), gwantiyyāt (gants), kazino, el-serk (le cirque), ou même bufēh, nayt klub, kafetereyya et sūber šū (buffet, night club, caffeteria, super show), petit échantillonnage d'une massive infiltration de termes qui se retrouvent dans les pages consacrées au cinéma, au sport, aux petites annonces par la presse et qui, pour certains, ont acquis droit de cité dans les articles les plus sérieux (sekretīr, barlamān, etc.). Des termes du vocabulaire classique, mais utilisés de manière personnelle par le dialecte, font une entrée moins claironnante, moins brutale et cessent d'être perçus commes des néologismes par l'ensemble des lecteurs, ainsi:

al-ta'allum mağğānan fi-l-kulliyāt al-'askariyya (2), «l'instruction est gratuite dans les facultés militaires», là où le purisme exigerait al-ta'līm mağğāniy etc., l'usage d'adjectifs adverbialisés étant une caractéristique générale des parlers et s'introduisant de plus en plus dans l'écriture où l'on lit, sous leur forme populaire, des termes comme tab'an «naturellement», huṣūṣan «spécialement», etc.

'entahā hatar al-fayadān (3) « le danger de la crue est passé», pour zāla hatar al-fayadān, dafa'ū maṣārīfahā (4) « ils en ont payé les frais» pour saddadū nafaqātihā, waqafa l-qātilu taht al-mašnaqa fi-ntizāri l-mawt (5) « le meurtrier se tenait sous la potence dans l'attente de la mort» pour 'ittahada l-qātilu makānahu taht al-mašnaqa mutaraqqiban al-mawt

Termes familiers au dialecte, entahā, dafa', maṣarīf, waqaf, etc. remplacent dans l'écriture les expressions senties comme plus recherchées, donnant un sentiment d'aisance aux habitués du parler mais irritant et inquiétant les puristes.

(1) Texte du discours dans Ahrām, 2 mai 1965. Le président utilisait encore cette même particule deux mois plus tard, devant les délégués de pays arabes et le premier ministre d'Irak (Discours à Alexandrie, le

26/7/65, dans Ahrām 27/7/65).

⁽²⁾ Ahrām, 25 septembre 1961.

⁽³⁾ Ahrām, 27 septembre 1961.

⁽⁴⁾ Ahrām, 29 septembre 1961.

⁽⁵⁾ Ğumhūriyya, 24 octobre 1961.

La morphologie du parler arabe du Caire se caractérise par l'exceptionnelle richesse de ses schèmes verbaux, due en partie à la conservation de nombre des schèmes classiques à initiale hamza ('), contrairement à ce qui se passe dans la plupart des autres dialectes, et à l'usage d'une forme réfléchie, particulière, non classique, à ('e)t- préfixé: 'ethasar. Mais ces formes verbales s'emploient souvent de manière différente du classique. Ainsi on lit: budrat al-luṣūṣ taktašif al-sāriq (1) « la poudre [qui permet de détecter] des malfaiteurs fait découvrir le voleur», là où l'on aurait dans une langue plus « pure» une tournure comme kašafa masḥūq al-luṣūṣ ʿan al-sāriq. La VIIIº forme à nuance passive ('ektašafa) remplace ici la forme simple + la particule ʿan (kašafa ʿan). Ailleurs, une VIº forme (tafāʿala) + maʿa s'utilise à la place d'une IIIº forme inhabituelle au parler:

taǧāwabat al-idāra l-tawriyya fī l-maṣāni maʿa hāḍihi l-irāda l-waṭaniyya (2) « l'administration révolutionnaire ... répond à cette volonté nationale», au lieu de ǧāwabat al-idāra l-tawriyya fī l-maṣāni hāḍihi l-irāda l-waṭaniyya.

Les caractéristiques syntaxiques du parler infléchissent donc les structures de la langue écrite, introduisant une valeur temporelle dans le système verbal qui, classiquement, exprimait en premier lieu les «aspects» de l'action (accomplie ou inaccomplie), plaçant le sujet avant le verbe au lieu de l'ordre classique inverse, par besoin d'expressivité parfois, ou, le plus souvent, sans nécessité aucune, usant constamment d'un pronom personnel explétif là où le classique eût imposé la particule 'inna pour mettre un terme en anticipation, faisant un usage dialectal des prépositions, établissant des relations de subordination successives, alors que l'arabe classique se caractérisait par la discontinuité du discours, l'apposition et la fragmentation des idées.

La notion du temps pénètre les choix qui sont faits de l'accompli et de l'inaccompli. Ainsi, l'inaccompli occupait la place d'un accompli dans l'exemple cité plus haut : budrat al-luṣūṣ taktašif al-sāriq pour kašafa masḥūq etc., exemple où se relève également l'emploi du sujet placé avant le verbe sans aide des particules classiques de l'anticipation.

Ailleurs, même usage de l'inaccompli au lieu de l'accompli et on aura : anā maʿaka fīmā taqūl (3) avec anticipation du pronom personnel sans l'aide de 'inn- ('innī wāfaqtuka fīmā qulta);

⁽¹⁾ Ahrām, 29 septembre 1961.

⁽³⁾ Ğumhūriyya, 24 octobre 1961.

⁽²⁾ Musawwar, 1er mars 1968.

anā min al-nas lladīna lā yuḥsinūna sinā'at al-kalām (1) « je suis de ces gens qui n'excellent pas dans l'art du discours» pour 'innī 'aḥadu 'ulā'ika-lladīna lā yuģīdūna sinā'at al-kalām.

Même anticipation du sujet et utilisation de l'inaccompli-présent dans un article pourtant consacré à la priorité de la langue fushā « pure» sur le dialecte du Caire : ba'd al-bilād al-'arabiyya yağidu su'ubāt fī fahmi -l-lugati l-'āmmiyya (2) « certains pays arabes ont des difficultés à comprendre la langue populaire [du Caire]» pour wağada ba'd al-bilād ...

La structure dialectale déforme — ou reforme — la phrase en y introduisant l'usage populaire des prépositions : bi- au lieu de $f\bar{\imath}$, hatta « même» :

wa kullu mā yaḥṭuru bi-bālika taǧiduhu bi-markazi l-tadrīb 'aw bil-madīnati -l-ṣinā iyya : ... al-baṭāṭīn al-nasīǧ ... ašǧāl al-'ibra wal-trīkū... ḥatta taʿallum al-funūn al-šaʿbiyya wal-mūsīqa ʿamala l-masʾūlūn ḥisābaha bi-markaz al-tadrīb (3) « Tout ce qui te passe par l'esprit, tu le trouveras au centre d'entraînement ou dans la cité industrielle : les couvertures, le tissage, ... les travaux d'aiguille ou de tricot... même l'enseignement des arts populaires et de la musique, les responsables en ont tenu compte dans le centre d'entraînement» (notons les calques déjà courants dans le parler : yaḥṭur bi-bālak «[ce qui] te passe par l'esprit», 'amal ḥesabha « il en a tenu compte»).

Ailleurs: wal-qawānīn fīha l-radī wa fīha l-ģayyid (4) « les lois ont du mauvais et elles ont du bon», pour wa min al-qawānīn mā huwa radī wa mā huwa ģayyid.

Les phrases enfin se compliquent et s'allongent — parfois démesurément — coupées de propositions relatives, d'incidentes coordonnées commençant par « et de même» (wa kaḍālika ..., kamā...), avec anticipation de la subordonnée et série de pronoms de rappel : hāḍa maʿnāh 'anna l-ʿāmil al-ṣināʿī allaḍī narāhu wa nuḥāṭibuhu l-yawm ma zālat al-fa's taḥmilu basamātihā ʿalā yadayhi wa ʿalā tafkīrihi 'ayḍan (5) « ceci signifie que [sur] l'ouvrier de l'industrie, que nous voyons et à qui nous parlons aujourd'hui, la pioche laisse encore ses marques sur ses mains et sur sa pensée également».

⁽¹⁾ Šumhūriyya, 24 octobre 1961.

⁽²⁾ Ahbār al-yawm, 27 avril 1964.

⁽³⁾ Musawwar, 1er mars 1968.

⁽⁴⁾ Ğumhūriyya, 20 octobre 1961.

⁽⁵⁾ Interprétation par un journaliste de réponses fournies par des ouvriers à un sondage effectué par l'hebdomadaire Albār al-yawm et publié le 18 février 1967.

Enfin, dernier exemple de phrase d'inspiration dialectale, avec anticipation du sujet, clichés et termes populaires, propositions relatives et pronoms de rappel (1): wa Nabawiyya tuqaddir al-nās bimā fī ǧuyūbihim min fulūs f-alladī maʿahu qirš yusāwī fī nazarihā qiršan wa-lladī maʿahu ginayh yusāwī fī nazarihā ǧinayhan «N. estime les gens en fonction de l'argent contenu dans leurs poches. Tel qui possède une piastre vaut, à ses yeux, une piastre; tel autre qui possède une livre vaut, à ses yeux, une livre».



Peut-on parler de « crise des valeurs» (azmat al-qiyam), de jeunesse soumise à la « loi du moindre effort» (qānūn al-ğuhd al-'aqall), à l'arrivisme, à l'opportunisme, au machiavélisme (wuṣūliyya, intihāziyya, makiyāfiliyya), indifférente à la réalité des faits (mawdū'iyya) comme le fait le sévère critique cité au début de cet article? (2). N'assistons-nous pas plutôt à une adaptation de ceux dont la vocation est de se faire comprendre de l'ensemble de la population en état de lire, le journaliste, le critique littéraire, le pédiatre, le sociologue, à la pensée moderne, synthétique et articulée, hostile à la fragmentation, à la discontinuité de l'écriture antique presque initiatique. Les structures de la langue ne ressortissent plus uniquement, à ce niveau, de l'interprétation linguistique, ou de la comparaison avec les règles classiques rappelées par les grammairiens puristes qui ne relèvent que des caractères trop hâtivement qualifiés de non pertinents. Elles s'adaptent aux manières de raisonner et d'exposer d'une société qui élabore sa pensée dans la communication quotidienne.

Or, les nouveaux modes d'expression discursifs, attachés à rendre la dimension temporelle, s'opposent au caractère implicite, non-temporel de la phrase classique. Il s'agit d'un nouveau « style de pensée» et l'on ne peut plus prétendre arrêter une transformation qui tente d'exprimer le rééquilibrage de l'évolution dialectique et des techniques nouvelles de raisonnement. Avant de tenter une interprétation significative, il faudrait confronter le nouvel usage de la langue parlée et écrite dans la presse avec celui des divers domaines de l'expression : droit, littérature, philosophie etc. Alors seulement on pourrait juger si, éventuellement, nous n'aurions pas là le « style culturel» de l'actuelle société du Caire, de l'Egypte, et par osmose et influence, de l'intelligentsia arabe moderne.

⁽¹⁾ Article d'un critique de théâtre qui résume une comédie et en décrit l'héroïne (Nabawiyya), Albār al-yawm, 24 février 1968.

⁽²⁾ Mahmūd 'Awad, dans Ahbār al-yawm, 24 février 1968.